

# L'influence des livres : figures du savoir médical chez Pierre de Sales Laterrière et Philippe Aubert de Gaspé fils

Bernard Andrès

Volume 19, numéro 3 (57), printemps 1994

Science et fiction au Québec : L'émergence d'un savoir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201113ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201113ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Andrès, B. (1994). L'influence des livres : figures du savoir médical chez Pierre de Sales Laterrière et Philippe Aubert de Gaspé fils. *Voix et Images*, 19(3), 466–486. <https://doi.org/10.7202/201113ar>

Résumé de l'article

Résumé

Comment s'effectuent les transferts entre le savoir médical et la narration dans les premiers récits du corpus québécois au XIXe siècle, L'Influence d'un livre de Philippe-Aubert de Gaspé (1837) et les Mémoires de Pierre de Sales Laterrière (rédigés vers 1812 et publiés en 1873)? La présente étude analyse les personnages en tant que figures du savoir (alchimistes, magiciens, étudiants, médecins et charlatans), l'importance du Livre sur les plans symbolique et narratologique, les rapports entre savoir et littérature populaire et entre l'histoire de la médecine et l'autobiographie chez Laterrière.

# L'influence des livres : figures du savoir médical chez Pierre de Sales Laterrière et Philippe Aubert de Gaspé fils\*

Bernard Andrès, Université du Québec à Montréal

---

*Comment s'effectuent les transferts entre le savoir médical et la narration dans les premiers récits du corpus québécois au XIX<sup>e</sup> siècle, L'Influence d'un livre de Philippe-Aubert de Gaspé (1837) et les Mémoires de Pierre de Sales Laterrière (rédigés vers 1812 et publiés en 1873)? La présente étude analyse les personnages en tant que figures du savoir (alchimistes, magiciens, étudiants, médecins et charlatans), l'importance du Livre sur les plans symbolique et narratologique, les rapports entre savoir et littérature populaire et entre l'histoire de la médecine et l'auto-biographie chez Laterrière.*

---

Je m'intéresse ici à deux textes, parmi les tout premiers du corpus littéraire, qui opèrent de façon manifeste des transferts entre le savoir médical et la narration. Si *L'Influence d'un livre*, de Philippe Aubert de Gaspé fils, apparaît clairement en 1837 comme le premier roman québécois<sup>1</sup>, Pierre de Sales Laterrière peut être considéré comme le premier mémorialiste du corpus. En effet, bien que datée de 1873, la publication posthume de ses *Mémoires* ne doit pas faire oublier l'époque

---

\* Cette étude relève du projet « Archéologie du littéraire au Québec » (soutenu par le CRSHC) ; il s'agit là du texte remanié d'une conférence donnée au CIADEST, UQAM, le jeudi 18 mars 1993, sous les auspices du groupe de recherche « Savoir et littérature » de Jean-François Chassay, Jean-Claude Guedon et Michel Pierssens.

1. Plus proche de la chronique judiciaire que du roman, le livre de François-Réal Angers, *Les Révélations du crime ou Cambray et ses complices. Chroniques canadiennes de 1834*, est paru à Québec chez J.-B. Fréchette en juillet 1837, deux mois avant *L'Influence d'un livre. Roman historique*, de Philippe-Aubert de Gaspé fils (paru chez William Cowan et fils en septembre 1837). Michel Lord classe ce récit parmi les fictions « gothiques » de l'époque, dans sa thèse *En quête du roman gothique québécois (1837-1860)*, Université Laval, CRELIQ, 1985.

de leur genèse (vers 1812, peu avant la mort de l'auteur)<sup>2</sup>. Alors que, dans son roman «gothique», le journaliste de Gaspé met en scène des personnages de médecins et d'alchimistes, Laterrière construit son récit de vie autour de sa propre carrière médicale. Affabule-t-il quelque peu dans ses mémoires? Kenneth Landry souligne les «nombreux recours à l'imaginaire», et conclut que «l'ouvrage tient plus du roman que du journal intime<sup>3</sup>». Si tel est le cas, Laterrière deviendrait alors notre premier romancier. Quoi qu'il en soit, chez de Gaspé comme chez Laterrière, des topoï se recourent: apprentissage de l'art médical, début de la pratique, autopsie de meurtriers, aventure(s) amoureuse(s), considérations philosophiques et scientifiques, etc. Si légendes et diableries se montrent plus présentes dans *L'Influence*, c'est qu'à une douzaine d'années d'intervalle, ces deux écrivains conçoivent leurs œuvres selon des schémas de pensée assez distincts. En 1812, le mémorialiste sexagénaire est un homme du XVIII<sup>e</sup> siècle qui réfère dans son texte à Voltaire, La Hontan, Charlevoix, du Calvet. En 1837, le romancier de vingt-trois ans a l'âme romantique; s'il cite Voltaire, c'est dans un périphrase plus hétéroclite où voisinent Shakespeare, La Bruyère, Byron, Casimir Delavigne, Otway, Lammenais, Laharpe et... *Le Petit Albert*. Mais leurs sensibilités se rejoignent dans un certain esprit frondeur, voire un cynisme certain à l'égard de la société, du pouvoir et des savoirs<sup>4</sup>. Je m'intéresserai plus particulièrement au savoir médical: à ce qu'il signifie pour chacun d'entre eux et à la façon dont ils le représentent dans leur texte, figuralemment parlant.

\*  
\*\*

*L'Influence d'un livre* inscrit dans son titre même l'autorité du savoir et le rôle joué par l'imprimé dans l'action romanesque. Y apparaissent un étudiant en médecine (Saint-Céran), un faux-médecin (Mareuil) et un apprenti-alchimiste (Charles Amand). Il y est question

- 
2. *Les Mémoires de Pierre de Sales Laterrière et de ses traverses* (Québec, L'Événement, 1873) précèdent par leur date de composition les mémoires de Philippe Aubert de Gaspé père, ceux d'Élisa-Anne Baby et de Robert S. M. Bouchette édités respectivement en 1866, 1869 et 1901.
  3. Kenneth Landry, *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, I, Fides, 1978, p. 485.
  4. Outre certains traits proprement biographiques de nos auteurs (démêlés de Laterrière avec l'Église, l'État et la justice, de de Gaspé avec les parlementaires), songeons aux propos de Saint-Céran, au douzième chapitre de *L'Influence*, ou aux considérations sur l'homme, l'Être suprême et le «clergé fanatique» dans le huitième chapitre des *Mémoires* de Laterrière.

d'expériences parascientifiques, de meurtres, de vols de cadavres, de dissections et de phrénologie. Paru en 1837, *L'Influence d'un livre* a été réédité, comme on le sait, par Henri-Raymond Casgrain en 1864. Parmi les modifications qu'a fait subir au texte original l'entrepreneur abbé<sup>5</sup>, figure bien sûr le changement de titre. *Le Chercheur de trésors* évacue le caractère plus subversif de *L'Influence d'un livre*, devenu simple sous-titre. Car «l'influence d'un livre», c'est le pouvoir exercé par un certain type de connaissance sur l'esprit fragile d'un alchimiste. Dans son étude fort originale du roman, Louis Lasnier remarque justement : «Le passage de la pensée mythique [...] à la pensée rationnelle constitue l'enjeu de ce livre. Ou si l'on veut, le passage de la pensée pré-logique (mythique) à la pensée logique (démystifiée)<sup>6</sup>». Dès l'incipit du roman, nous voyons en effet «l'Alchimiste moderne» absorbé dans la lecture du livre *Les ouvrages d'Albert le Petit*. De quelle version du traité de magie colporté depuis des lustres à travers l'Europe s'agit-il? Le problème se révèle d'autant plus complexe que chaque réédition (y compris au Canada) semble varier à l'infini l'intitulé (et la destination) du «grimoire<sup>7</sup>». L'examen de ces variantes laisse entendre que *Le Petit Albert*, ouvrage type de la littérature de colportage, sert à la fois à diffuser des recettes de magie et à mettre en garde le bon peuple contre icelles. Mais aussi bien, comme le note François Lebrun, ce type d'écrit à mi-chemin entre la littérature populaire et la littérature savante «véhicule un discours médical» qui nous renseigne sur le savoir populaire de l'époque, en matière de maladie :

Le paradoxe n'est qu'apparent, explique Lebrun. Les hommes des Lumières — et les meilleurs des médecins en tête — sont conscients des capacités limitées de l'art de guérir [...], mais en même temps ils sont persuadés [...] qu'en attendant, la diffusion dans le peuple de simples mesures de bon sens peut faire reculer la mort<sup>8</sup>.

Dans cet esprit, *Le Petit Albert* voisine avec des almanachs comme *L'Apothicaire véritable*, *Le Médecin des pauvres*, *Le Médecin charitable*, le *D' Agronome*, ou le *Recueil des remèdes faciles et domestiques*. Une

- 
5. Mes citations renvoient à l'édition de 1968 qui reprend celle de Casgrain en 1864 (en travaillant sur cette version, je montrerai qu'elle garde, malgré tout, une portée «subversive»); les renvois se font par la mention *I* suivie de la page ou du chapitre.
  6. Louis Lasnier, *La Magie de Saint-Amand. Essai. Imaginaire et Alchimie dans «Le Chercheur de trésors» de Philippe Aubert de Gaspé*, Montréal, Québec / Amérique, 1980, p. 73.
  7. Sur *Le Petit Albert* et *Le Grand Albert*, voir les notes bibliographiques en fin d'article.
  8. François Lebrun, *Se soigner autrefois. Médecins, saints et sorciers aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles*, Paris, Messidor, coll. «Temps actuels», 1983, p. 22.

telle filiation entre ouvrages alchimiques et de vulgarisation médicale permet de mieux situer le roman d'Aubert de Gaspé dans le champ des connaissances, compte tenu des progrès assez lents de la formation médicale au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Si les anglophones ont leur Collège de médecine en 1829 à McGill, les francophones doivent attendre jusqu'en 1848 l'équivalent à Québec<sup>9</sup>; avant cela, force est de recourir à l'apprentissage chez un patron et à certaines formes d'autodaxie pour ceux qui ne peuvent étudier à l'étranger (comme le firent Laterrière père et fils formés à Londres ou aux États-Unis). Si l'on passe de la société de référence à la fiction de 1837, pour se qualifier «savants» avant cette date, les personnages de *L'Influence* doivent donc rompre avec le milieu francophone (Saint-Céran a transité par les «Pays d'en Haut»), s'associer à un détenteur du savoir institué (Amand auprès de Saint-Céran), devenir autodidactes (Amand lecteur-expérimentateur du Petit Albert), ou charlatans (Mareuil).

Le cheminement de Charles Amand ne manque pas d'intérêt à ce propos. Ayant lu *Le Petit Albert*, il entreprend de fabriquer de l'or. Et cela ne fonctionne pas, bien sûr :

J'ai pourtant suivi à la lettre toutes les directions [*sic*], ajouta-t-il en prenant le livre, oui: étain, zinc, arsenic, vif-argent, sulphate de potasse. Ah! s'écria-t-il en regardant de plus près: soufre! Je l'avais oublié et il se remit à l'ouvrage. Après une demi-heure de travail, il tira du creuset une composition qu'à sa couleur on eût pris pour du fer — Malédiction!

Mais plutôt que de renoncer devant l'évidente inefficacité des recettes livresques, il persiste et signe la série de revers qui constitue la trame du roman. Bien qu'il patauge en deçà d'un certain seuil épistémologique (l'alchimie, puis la magie et non pas la chimie ou la science médicale), le premier personnage du roman québécois reste bien un «chercheur<sup>10</sup>». Sa devise est d'ailleurs empruntée au Livre des Livres: «[...] mais ces mots de l'écriture: cherchez, vous trouverez, je les ai gravés là (et il touchait sa tête)» (p. 4). Quand Saint-Céran lui offrira le *Dictionnaire des merveilles de la nature* (p. 95), il insistera sur le fait que l'ouvrage a été écrit «par des philosophes comme lui» (Amand). Il est vrai que le jeune médecin ironise peut-être avec ce terme, comme il vient de le faire avec l'adjectif «littéraire» désignant le même dictionnaire («un don tout à fait littéraire», en échange de la main d'Amélie<sup>11</sup>).

9. Jacques Bernier, *La Médecine au Québec. Naissance et évolution d'une profession*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1989, p. 37.

10. Voir Louis Lasnier: «Au fond, c'est un chercheur, d'abord rationnel, qui régresse vers la pensée magique par la force des choses» (*op. cit.*, p. 29).

Si l'alchimiste échoue aussi lamentablement, notons-le, ce n'est pas à cause de son étourderie ou de sa maladresse. C'est — on l'apprendra à la toute fin —, par la malveillance d'un Français qui ne lui avait pas remis le « bon » livre, celui où l'on apprend à changer « l'étain de Cornwall » en « or piment ». S'adressant à Saint-Céran, le jeune médecin qui courtise sa fille Amélie, Amand confiera en effet :

— Vous seriez bien plus étonné [...] si je vous disais que s'il ne me manquait pas un livre, qu'un Français m'a promis, j'en ferai [de l'étain] de l'or piment ; et peut-être que vous ne savez pas que les plus fameux orfèvres ont de la peine à reconnaître l'or piment avec de l'or ordinaire [...] (I, p. 94).

Pour qui ne connaîtrait pas la différence, je poursuis la citation où l'on verra encore — toujours ! — l'empire du livre sur les personnages et sur le mode même de la narration :

*Pour toute réponse*<sup>12</sup>, le jeune médecin alla prendre un dictionnaire de l'Académie dans sa bibliothèque [...] ; et il lut l'article suivant :

OR PIMENT, s.m : arsenic jaune qu'on trouve tout formé dans les terres ; on s'en sert pour peindre en jaune : on le nomme aussi orpin.

Le héros le lut et le relut :

— Maudit Français, menteur, murmura-t-il entre ses dents, et moi qui croyais tout le temps qu'il disait vrai [...].

Curieux de nature et français d'origine, je suis moi-même allé vérifier dans le *Dictionnaire de l'Académie*<sup>13</sup>. Rien à OR PIMENT (en deux mots), mais à ORPIMENT (en un seul), la définition concorde, à quelques détails typographiques près. De Gaspé fils aurait certes pu convoquer l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert, l'*Histoire philosophique* de l'abbé Raynal (III, 14), ou encore le *Traité de Lavoisier*<sup>14</sup>, mais, en 1837, le *Dictionnaire de l'Académie* reste une référence de poids. On y présente l'« art mystérieux » de l'alchimie comme une « partie de la Chimie, qui s'occupe à perfectionner, à améliorer ou à transmuter les métaux<sup>15</sup> ». Pour le jeune médecin du roman, donc, accorder

11. Il s'agit ici, bien entendu, de mariage et non pas de magie ou autre « main de gloire »...

12. Je souligne pour bien marquer le poids de cette référence livresque.

13. Mon édition est celle de 1778, chez Pierre Beaume, de Nîmes ; il s'agit de la synthèse de l'édition de Paris (1762) et de celle d'Avignon (1765). J'ignore de quelle édition pouvait disposer de Gaspé fils lors de la rédaction de son roman : celle de Morellet (1798), ou celle, alors toute récente, de 1835 ?

14. Ce *Traité élémentaire de Chymie*, de Lavoisier, date de 1789 et sonne le glas de l'alchimie.

15. *Dictionnaire de l'Académie française*, Nîmes, Pierre Beaume, 1778, v. I, 35c. La troisième édition (1740) ne parlait que de « transformation des métaux », en précisant

un tel crédit à ce dictionnaire (qui a réponse à tout) équivaut à inclure l'alchimie dans la chimie. Au *Petit Albert* brandi par l'alchimiste Charles Amand, s'oppose donc un dictionnaire à la science incertaine ou, à tout le moins, datée. À l'inverse, Ruggero Campagnoli n'hésite pas à conférer au *Petit Albert* une valeur d'actualité au roman de 1837. Insistant sur le sens allégorique du traité de magie et sur la référence préfacielle à un «âge industriel», il note en effet :

En consultant le Livre [*Petit Albert*], Charles Amand se fait en quelque sorte protestant, il franchit le passage qui permet d'avoir recours au Livre sans intermédiaire, et ouvre la voix au risque personnel et à la nouveauté: c'est-à-dire, dans l'allégorie, à l'âge industriel<sup>16</sup>.

Entre le dictionnaire «académique» et le manuel d'alchimie, un certain flou subsiste donc dans la répartition des effets de scientificité. *L'Influence d'un livre* témoigne en cela des rapports complexes qu'entretiennent savoirs et littérature au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Ici, comme dans *Armance* de Stendhal, ou dans les «Études philosophiques» de Balzac à la même époque, nous découvrons les «savoirs à l'œuvre» dont parle Michel Pierssens quand il propose de cerner ces «figures épistémiques» par lesquelles «s'opère la greffe d'un savoir sur le discours ou la fiction<sup>17</sup>». Si dans la France des années 1820-1830, le roman opère des transferts entre savoirs et imaginaire, la première fiction québécoise de «l'âge industriel» ne manque pas de composer elle aussi avec le discours scientifique et la positivité du moment. Bardé de références européennes<sup>18</sup>, *L'Influence d'un livre* hésite encore entre savoir et non-savoir, ou savoir institué et autodaxie (j'y reviendrai). Tant par les types de personnages mis en scène (vrais et faux médecins, chercheurs, apprentis-sorciers), que par la logique narrative (quête ésotérique contre appétence de richesses matérielles), cette fiction ne manque pas de rappeler les Balzac «philosophiques» parus entre 1831 et 1835: *La Peau de chagrin*, *Louis Lambert*, *La Recherche de l'absolu* et *Séraphita*. De Gaspé fils en avait-il pris connaissance? David Hayne

que le terme «se prend plus particulièrement pour la recherche de la pierre philosophale» (t. I, p. 45); elle n'offre pas d'entrée à «Or piment» (ni à «Orpiment»).

16. Ruggero Campagnoli, «Figures et fantasmes de l'industrie dans *L'Influence d'un livre*», *Voix et Images*, vol. IX, n° 2, hiver 1984, p. 107. L'auteur remarque aussi à propos de la leçon de chimie que Saint-Céran donne à Charles Amand que la chimie est une «science [...] à l'origine de la révolution industrielle et qui était justement exercée par les médecins» (p. 110).
17. Michel Pierssens, *Savoirs à l'œuvre. Essais d'épistémocritique*, Lille, Presses de l'Université de Lille, 1990, p. 11.
18. Références surtout anglaises, même dans le relais français (plus précisément stendhalien): «la France a proclamé Shakespeare le premier tragique de l'univers [...]» (p. 1).

a montré, pour le moins, que le romancier connaissait *Le Père Goriot*, paru en feuilleton dans *L'Ami du peuple* dès 1835<sup>19</sup>. Quoi qu'il en soit, *L'Influence* ne manque pas d'influences possibles ou avérées, ni de «greffons» de savoirs et autres «figures épistémiques». Ne pouvant ici en dresser la liste, je me contente de souligner le fait et d'insister sur le rôle joué par l'imprimé et tous les truchements du savoir dans l'économie romanesque.

Il n'est pas jusqu'à la trame sentimentale qui n'en subisse les effets. Le mariage de Saint-Céran avec la fille de l'alchimiste se conclut par un marché tout à fait «livresque» et «scientifique». Charles Amand qui désire «se débarrasser» de la pauvre Amélie (p. 93), la «bazarde» au prétendant, qui lui remet en échange... trois volumes de sciences naturelles, avec, pour faire bon poids, bonne mesure, «une vingtaine de manuels des différents arts et métiers» (p. 95)! Ni le détail du marchandage, ni le tour cavalier que prend alors l'affaire ne manquent de saveur (ou, certains diront, d'inconvenance):

Le jeune médecin le pria d'accepter un petit présent de noces, ajoutant que connaissant sa soif de la science, il le pria de trouver bon que son don fût tout à fait littéraire. En conséquence il lui présenta le Dictionnaire des merveilles de la Nature, en trois volumes, magnifiquement reliés, ouvrage qu'il lui assura avoir été écrit par des philosophes comme lui. Il y ajouta une vingtaine de manuels de différents arts et métiers. Amand, au comble de sa joie, se retira avec son trésor, et l'on dit même qu'il alla consulter son Français pour savoir si ce n'était pas une édition contrefaite du Dictionnaire des Merveilles de la Nature qu'on lui avait donnée [...] (p. 94).

La confiance règne, mais le marché est bien conclu. Quant à la contrepartie sentimentale de la transaction, elle n'embarrasse guère le narrateur. On peut sentir l'importance qu'il accorde à cet aspect de l'intrigue, aussitôt posé, aussitôt évacué: «Ainsi mes lecteurs ne doivent plus avoir aucune inquiétude sur le compte de Saint-Céran et d'Amélie, qui, sans aucun doute, doivent avoir coulé des jours pleins de prospérité et de bonheur<sup>20</sup>.»

On le voit aisément, en dépit des nombreuses séquences enchâssées à caractère folklorique (attribuées à Aubert de Gaspé père), le récit même de de Gaspé fils porte bien sur la science et les niveaux de connaissance auxquels peuvent (ou non) avoir accès les personnages,

19. David M. Hayne, «Sur les traces du préromantisme canadien», *Archives des lettres canadiennes*, I, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1961, p. 19; D. Hayne relève notamment dans *L'Influence* l'allusion à Vautrin et la ressemblance entre Eugène de Saint-Céran et Eugène de Rastignac.

20. *Ibid.*

selon leurs origine et dotation socioculturelles. Une typologie des protagonistes révélerait à coup sûr le principe de ce clivage entre ceux qui savent et les autres. D'un côté, ceux qui ont appris à la faculté, qui possèdent les bons livres et réussissent. Ils sont professeurs de médecine, étudiants, ou simplement français, comme on l'a vu. Mais les mieux dotés d'entre eux n'accéderont jamais au Savoir: «Beaucoup de Canadiens ont cette croyance, affirme le narrateur: qu'un homme peut posséder tous les livres du monde, excepté un». Cette note infrapaginale renvoie à un dialogue de l'alchimiste avec son aide: «— [...] cet homme est riche, n'est-ce pas? N'est-il pas de son intérêt de nous cacher les moyens par lesquels il est parvenu à la fortune? Tu sais qu'il a lu tous les livres du monde, excepté un<sup>21</sup>?»

Ceux qui savent (presque tout), professent ou exercent légalement la médecine, côtoient ceux qui cherchent en autodidactes, se fourvoient avec de mauvais livres ou des ouvrages contrefaits, et ne parviennent à la Connaissance que sur le mode onirique. Le songe de Charles Amand, autodidacte impénitent, s'avère assez révélateur à ce propos:

[...] il lui sembla être près de l'astre du jour, qui d'un côté lui présentait un vaste jardin au milieu duquel, sur un trône, était assis un esprit céleste qui l'excitait du geste et de la voix à le rejoindre. Amand, enivré de joie, s'élançait vers lui et celui-ci lui faisait place à ses côtés et lui disait: «Sans nul secours, tu t'es frayé un chemin au travers du sentier rude et épineux de la science, tu as pénétré dans les secrets les plus profonds de la nature, tu as approfondi les mystères que le vulgaire regarde de l'œil de l'indifférence [...]. Viens jouir maintenant de ta récompense»<sup>22</sup>.

La gratification est matérielle (or, rubis), mais elle tient aussi à la consécration obtenue: «on l'adorait, on l'aimait, on l'enviait». Connaissance égale reconnaissance. Un autre personnage relève de cette catégorie des perdants: Mareuil, le criminel. La critique voit surtout en lui un rôle purement accessoire: celui du condamné à mort dont le cadavre fournira gracieusement au narrateur une «main de gloire», accessoire magique destiné à l'alchimiste (*I*, p. 14). Mais si l'on y regarde de plus près, ce personnage est bien identifié comme un charlatan: «Je dois informer mes lecteurs que Mareuil pratiquait la médecine, sans licence, depuis six mois dans la paroisse, et jouissait d'une haute réputation d'habileté», précise le narrateur dans une note (p. 24). Et il n'est finalement arrêté que grâce à un subterfuge fondé sur sa qualité usurpée

21. *Ibid.*, p. 6.

22. *Ibid.*, p. 7-8.

de médecin. L'interpellation se fait en effet sous le titre de «M. le Docteur», piège dans lequel tombera le criminel qui, autrement, aurait refusé de quitter son refuge. Compte tenu de la mise en scène qui marque cette arrestation (détail des formalités judiciaires, précisions sur le personnel impliqué, le nombre des témoins, etc.), tout se passe comme si la société tout entière s'impliquait dans la répression de cette déviance. Une déviance qui, à la limite, concernerait moins l'assassin que l'auteur d'un crime autrement plus répréhensible : l'imposture. Mareuil sera pendu pour avoir pratiqué (bien, mais illégalement) la science médicale. N'oublions pas qui fait arrêter l'imposteur : Saint-Céran, étudiant en médecine. Un aspirant au Savoir constitué met fin aux pratiques d'un charlatan (qui jouissait au demeurant «d'une haute réputation d'habileté»). On ne lèse pas la corporation. On ne badine pas avec la Science.

Entre les deux types de personnages, les savants et les autres, c'est le plus profond antagonisme. Une sourde compétition anime le récit : la guerre du Livre<sup>23</sup>, la lutte pour le Savoir, le duel entre la Science (la «vraie») et l'art (alchimique). Revenons justement à Saint-Céran et à son futur beau-père, l'alchimiste. Pourquoi donc Charles Amand refusait-il sa fille «au sourire triste et pensif» à ce brillant jeune homme à «la beauté rare» et «mélancolique»? Laissons parler le narrateur :

Peut-être que mon lecteur serait désireux de savoir d'où venait l'antipathie d'Amand. Notre héros avait fait tout son possible pour l'engager dans quelques mystères de son art, et le jeune homme s'y était obstinément refusé (*I*, p. 40-41).

Mais au refus de s'adonner à l'alchimie, le jeune romantique ajoute le peu de soin qu'il accorde aux volumes d'Amand :

[...] ensuite il [Saint-Céran] lui avait emprunté quelques livres qu'il avait entièrement gâtés : ce qui avait décidé ce dernier à lui fermer sa bibliothèque. Depuis ce temps, ils ne se parlaient plus, et Amand avait défendu à sa fille de communiquer avec lui (*I*, p. 41).

On le constate, le Livre préside bien aux destinées des personnages et aux rebondissements de l'intrigue, dans ce roman qu'une certaine forme de censure avait pourtant essayé de brider. Un roman que ni les coupures, ni les éventuels ajouts folklorisants, ni le réintitulé de Casgrain ne sont parvenus à gauchir. Un récit qui raconte bel et bien «l'influence d'un livre», mieux : *L'influence du Livre*.

23. Louise Desforges et Jean-Pierre Piché y voyaient «un duel à coups de livres»; voir «Nouveau regard critique sur le premier roman écrit en Canada : *L'influence d'un livre*», *Voix et Images du pays*, n° V, 1972, p. 35.

Je n'ai guère le loisir de développer cet aspect. Une relecture de ce classique des lettres québécoises reste encore à faire. Je me contente ici d'en indiquer une voie possible, en concluant par deux remarques. Ce roman s'achève en point d'orgue avec la vision de l'alchimiste qui «cherche toujours la pierre philosophale», et «lit sans cesse le petit Albert, ouvrage qui a décidé du sort de sa vie». À l'autre bout de la narration, le texte s'ouvrait par une vibrante profession de foi en faveur d'une ère nouvelle. On a déjà souligné le style hugolien et l'inspiration balzacienne de cette préface<sup>24</sup>:

Les romanciers du dix-neuvième siècle ne font plus consister le mérite d'un roman en belles phrases fleuries ou en incidents multipliés; c'est la nature humaine qu'il faut exploiter pour ce siècle positif [...]. [...] maintenant, c'est le cœur humain qu'il faut développer à notre âge industriel. La pensée! voilà son livre (Préface, p. 2).

Le paratexte de *L'Influence* inscrit bien ce roman dans la veine romantique de l'époque. Mais quel romantisme? J'y vois moins pour ma part Chateaubriand ou le jeune Hugo, que le Stendhal athée, jacobin, philosophe. Un romantisme nourri des Philosophes, comme en témoigne la citation de Voltaire qui ponctue la préface, le cynisme de Saint-Céran dans ses propos avec Dimitry, sans compter les multiples passages disparus dans la réédition de 1864<sup>25</sup>. Autant d'indices d'un esprit frondeur, autant de jalons qui, à la veille de la rébellion de 1837, trahissent une autre filiation: celle d'une époque encore proche où les Lumières avaient inscrit leur marque au Québec.

\*  
\*\*

C'est de cette époque que je me rapproche à présent, pour parler de Pierre de Sales Laterrière, dont l'œuvre pose également la question des rapports entre science et littérature. Comme nous l'avons déjà vu, ses *Mémoires*, rédigés vers 1812, ne furent publiés qu'en 1873, là encore à l'instigation de l'abbé Casgrain. Tout comme pour de Gaspé, l'abbé avait obtenu de la famille l'autorisation de procéder à l'édition, bien sûr expurgée, du texte. Il en avait confié le travail à Alfred

24. Voir Maurice Lemire, *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, op. cit., p. 386; il évoque *Le Père Goriot*.

25. Léopold LeBlanc signale certaines variantes importantes en annexe à sa réédition de 1968. Maurice Lemire rappelle pour sa part que Casgrain a supprimé notamment «les nombreuses citations en épigraphe, en particulier les citations de Lamennais qui avait, depuis, encouru l'excommunication» (*Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, op. cit., p. 390).

Garneau, le fils de l'historien. Selon Gérard Malchelosse, Garneau «introduisit des formes plus acceptables et il laissa de côté des longueurs inutiles, comme aussi des passages par trop scabreux<sup>26</sup>».

Qui était donc ce Laterrière? Sur bien des points concernant son origine prétendue noble, sa jeunesse et sa formation, l'énigme subsiste. Travaillant à une édition et à une biographie critiques en vue d'éclairer ces aspects de son existence et de son écriture, je livre ici quelques éléments de réponse à propos de sa carrière médicale. Ce qui m'intéresse, c'est l'écart entre cette dernière, telle que René Beaudoin et moi-même avons pu la reconstituer à partir d'archives publiques ou privées, et la relation plus ou moins lacunaire ou fantasmée qu'en donne Laterrière dans ses *Mémoires*<sup>27</sup>. Dans cet écart réside bien sûr l'entreprise d'un sujet qui se construit en fictionnalisant son propre récit de vie. Si, pour reprendre Landry, «l'ouvrage tient plus du roman que du journal intime», c'est dans le savoir médical et ses figures qu'apparaît le mieux le travail fictionnel.

Originaire de l'Albigeois, Laterrière débarque dans la jeune vingtaine à Québec, en 1766. Le voilà bien sûr à contre-courant des flots migratoires, alors que les officiers et administrateurs du régime français ont déjà pris le large et que les Britanniques s'installent dans la «Province». Laterrière (qui cèle encore le patronyme de Sales) entame une carrière d'abord modeste: commis du négociant Alexandre Dumas (1766-1769), puis représentant à Québec des Forges du Saint-Maurice (1771). Il tâterait aussi de la médecine en s'associant à la même époque au docteur Jean-Bernard Dubergès, diplômé de Montpellier<sup>28</sup>. Dans la région de Trois-Rivières, Laterrière soignerait surtout

26. Gérard Malchelosse, «Mémoires romancés», *Cahiers des Dix*, n° 25, 1960, p. 104. Sur Laterrière, voir mon étude «De la Conquête au XIX<sup>e</sup>: le cas de Sales Laterrière», *Ecrire le Québec: de la contrainte à la contrariété. Essai sur la constitution des Lettres*, Montréal, XYZ éditeur, 1990, p. 61-77 et René Beaudoin, «Pierre de Sales Laterrière, médecin, mémorialiste et prototype de l'aventurier des lettres», Bernard Andrès (dir.), *Principes du littéraire au Québec (1766-1815)*, Cahiers de l'ALAQ, UQAM, n° 2, août 1993, p. 43-56. Nos travaux se démarquent à l'occasion de ceux de Malchelosse (*op. cit.*), de Pierre Dufour et Jean Hamelin (*Dictionnaire biographique du Canada*, Québec/Toronto, Presses de l'Université Laval/University of Toronto Press, I, 1983, p. 808-811), ainsi que de Maurice Lemire, (dir.), *La Vie littéraire au Québec*, t. 1 (1764-1805). *La voix française des nouveaux sujets britanniques (1764-1805)*, Presses de l'Université Laval, 1991, p. 134-135.

27. Les références à ces *Mémoires* se feront par la mention *M* suivie de la page ou du chapitre.

28. Comme le note René Beaudoin, «Ses études, soit à Paris avec le D<sup>r</sup> de la Rochambault (1765-1766), soit à Montréal avec le D<sup>r</sup> Badelar (1766), soit à Saint-Thomas de Montmagny avec le Dr Dubergès (1769-1771), soit à la prison avec le D<sup>r</sup> Boyer Pillon (1779-1782), n'ont pu être certifiées que par une lettre de

la syphilis (*M*, p. 66). Devenu inspecteur, puis directeur des Forges (1775-1778), il sera soupçonné d'intelligence avec les Bostonnais au moment de l'invasion américaine: trois années de prison sans procès sous le gouvernement du «tyran» Haldimand. Il poursuivrait sa formation de médecin en cellule avec un codétenu, le D<sup>r</sup> Boyer Pillon. Déporté un an à Terre-Neuve où il s'illustre encore «en (sa) qualité de médecin» (*M*, p. VII), il revient au Québec en 1783. Il s'adonne alors surtout au commerce. En 1788, un décret le force à produire ses diplômes ou à refaire ses études; ne pouvant fournir ses parchemins<sup>29</sup>, il n'hésite pas à quitter les siens pour (re) prendre à quarante-cinq ans le chemin des écoliers. Un an plus tard, il revient de Boston avec sa licence de chirurgien et d'apothicaire. Premier titulaire d'un diplôme de la jeune École de médecine de Harvard, Pierre de Sales Laterrière se consacre alors exclusivement (sous ce patronyme) à sa profession.

De Laterrière, j'aimerais souligner la part prise dans l'œuvre par l'expérience du médecin et, dans la mesure où l'auteur ne manque pas de se mettre en valeur, la façon dont la médecine et les réflexions scientifiques nourrissent et relancent chez lui la fiction autobiographique: ses prétendues études parisiennes à Saint-Côme et à l'Hôtel-Dieu avec comme patron, le Docteur de la Rochambaux, médecin de la Reine (*M*, p. 32 *sqq.*), l'expérience de la transfusion exécutée sur un criminel par M. Denis, les nombreuses guérisons que Laterrière obtient par la suite dans des cas désespérés, la dissection publique d'une femme, qui lui aliène la population tri-fluvienne, les accouchements difficiles qu'il réussit magistralement, etc., autant de faits d'armes que le narrateur aligne allègrement dans un récit à l'évidence apologétique. Mais toute écriture autobiographique ne l'est-elle pas peu ou prou? À l'instar de bien des récits du genre, l'auteur fantasme une existence, plus qu'il n'en relate froidement les étapes. Plus que remémoration, l'écriture du moi se veut commémoration, comme l'a bien montré Georges Gusdorf en se demandant quel récit de vie se bornerait à l'évocation fidèle des événements. En posant la question de «la transmutation de la conscience de soi en écriture de soi, conjuguée avec celle des rapports ambigus entre la vérité historique et l'authenticité personnelle<sup>30</sup>», Gusdorf a déplacé le problème de la véridicité dans le champ de la représentation. Celle-ci ne saurait doubler la

---

Laterrière à l'évêque en 1791, à une époque où l'évêque aurait pu vérifier la véracité des dires avec l'un ou l'autre des médecins identifiés» (*op. cit.*, p. 50).

29. Ses biens personnels ont été saisis et/ou dilapidés pendant sa longue incarcération de 1779-1782.

30. Georges Gusdorf, *Les Écritures du moi. Lignes de vie 1*, Paris, Odile Jacob, 1991, p. 13 *sqq.*

présentation, mais bien transposer «la réalité vivante dans une autre sphère de réalité»: celle du discours. «Dans cette perspective, les écritures du moi, conclut l'auteur, se trouvent déliées du vœu de fidélité littérale à la réalité vécue». Seule compte alors dans l'appréciation de ces textes autobiographiques la fidélité littéraire, au sens, dirons-nous, d'une forme de cohérence interne du discours. C'est ce que n'ont pas compris les Sulte, Yon, Malchelosse et autres «justiciers» de l'histoire politique ou littéraire, en négligeant l'écriture pour ne voir que le document, trop promptement qualifié de «faux<sup>31</sup>». Au lieu de passer au crible de la «réalité» un texte comme les *Mémoires* de Laterrière, je ne ferai donc ici que souligner la façon dont l'auteur compose son récit en transigeant avec le savoir médical (ou plutôt les savoirs et les degrés d'apprentissage, puisque, lui-même soupçonné de charlatanisme jusqu'à l'obtention de son diplôme, il finira par enseigner la médecine et, parvenu au faite de sa carrière, à en découdre avec l'amateurisme et la supersition).

Par-delà les proches auxquels il prétend destiner ses mémoires, c'est à un «lecteur étranger» (*M*, p. 6) que Laterrière s'adresse en fait; il prend à témoin ce destinataire des «traverses» de son existence et des merveilles de sa pratique médicale. À maintes reprises, celui qu'on accuse de complicité avec l'ennemi, qu'on jette en prison, qu'on déporte, dont on ne reconnaît pas les mérites, proteste de sa loyauté comme de sa science. Si ses compétences et sa formation, tant au Québec qu'aux États-Unis, ne sont plus mises en doute, qu'en est-il, au juste, de son apprentissage en France et de la façon dont il en parle?

Mes recherches à la Bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris n'ont rien donné pour l'année 1765-1766 où Laterrière aurait commencé ses études. Mais il semble que l'institution médicale ne tînt pas à l'époque le registre des apprentissages avant que le brevet ne soit décerné (le jeune Laterrière avait-il pu l'obtenir en moins d'un an?). Cela dit, compte tenu de l'opposition qui régnait alors entre le savoir universitaire et l'*art* (au sens de la *technè*), entre les théories de la «Faculté» et la pratique chirurgicale, il faut se tourner vers un autre réseau d'apprentissage pour comprendre la formation probable de Laterrière. Il dit avoir suivi l'enseignement du «D<sup>r</sup> de la Rochambeau». Ce médecin ne figure pas dans la liste des cours privés recensés par Bedel et Huard qui confirment bien, toutefois, l'importance qu'avait pris ce type d'enseignement au XVIII<sup>e</sup> siècle, la «Faculté» ne conservant

31. Sur le procès intenté à ce texte, voir mon étude «La réception de l'«étrange» au Québec. Pierre de Sales Laterrière (1743-1815)», Annette Hayward et Agnès Whitfield (dir.), *Critique et littérature québécoise*, Montréal, Triptyque, 1992, p. 199-216.

que le privilège de la collation des grades<sup>32</sup>. Je n'ai pas trouvé non plus dans les *Almanachs* de 1765 et de 1766 ce D<sup>r</sup> de Rochambeau parmi les médecins de la Reine. Il est cependant question dans les *Mémoires* de son neveu l'«amiral» du même nom; les dates correspondraient à celles du comte de Rochambeau qui s'illustra plus tard auprès des Américains pendant la guerre d'Indépendance<sup>33</sup>.

D'autres faits s'avèrent plus problématiques. Ainsi d'un certain «M. Denis» (p. 35); Laterrière dit avoir assisté à une transfusion qu'il faisait subir à un pauvre condamné à mort (expérience fatale, puisqu'il s'agissait de sang de veau!). Le Jean-Baptiste Denis que j'ai retracé avait en fait exercé au siècle précédent ce type de divertissement (il est mort en 1703)... Laterrière prétend aussi avoir suivi le cours de Dionis à Saint-Côme (*M*, p. 161). Or l'anatomiste et chirurgien est mort en 1718, près de cinquante ans plus tôt. Cela dit, son enseignement est alors toujours actuel et bien connu, tout comme le Collège de Saint-Côme qui rassemble les chirurgiens depuis la fin du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>34</sup>. Rappelons que les chirurgiens, officiellement séparés des barbiers-perruquiers depuis l'édit de novembre 1691, représentent la relève de la profession médicale au XVIII<sup>e</sup> siècle. Saint-Côme est devenu en 1724 le collège de chirurgie de Paris. Cet «art» connaîtra un essor prodigieux dans la seconde moitié du siècle, au regard de l'enseignement médical universitaire, passablement sclérosé, où la glose d'Hippocrate et de Galien et les grands débats médico-philosophiques l'emportent encore sur l'observation et la pratique. À Saint-Côme, par contre, on va de l'avant: l'ostéologie, l'anatomie et les opérations seront complétées ou remplacées en 1750 par l'obstétrique, la pathologie, la physiologie et les maladies des yeux. C'est en obstétrique que Laterrière excellera plus tard<sup>35</sup>. S'il n'a pas eu le loisir de compléter ses études (ce qu'il reconnaît

32. Charles Bedel et Pierre Huard, *Médecine et pharmacie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hermann, 1986, p. 202 *sqq.* Voir aussi François Lebrun, *op. cit.*, p.37. Noter que chez Laterrière, «Dr de la Rochambeau» (*M*, p. 30) est aussi orthographié «Rochambaux» (p. 32, 33) et corrigé par A. Garneau «de Rochambeau» (note infrapaginale, p. 32).

33. D'après Laterrière, le Dr de Rochambeau avait quatre-vingts ans vers 1765 (il serait donc né vers 1686). Son neveu pouvait donc être bien né dans les années 1720, ce qui correspondrait aux dates de Jean-Baptiste Donatien de Vimeur, comte de Rochambeau (1725-1807), que l'on retrouve avec son fils en Amérique en 1781, lorsqu'il rejoignit Washington à la bataille de Yorktown.

34. Voir François Lebrun, *op. cit.*, p. 38 *sqq.* (nous renvoyons à cet ouvrage pour les références suivantes).

35. Laterrière prendra de façon significative un grand intérêt à la formation des sages-femmes au Québec; il se qualifiait lui même de «sage-femme homme» (voir René Beaudoin, *op. cit.*, p. 46). Son possible apprentissage de la chirurgie à Paris correspond d'ailleurs à l'essor en France, dans les années 1760, de la profession d'accoucheuse. Lebrun cite le cas fameux d'Angélique Le Boursier du Coudray,

volontiers), il a très bien pu les commencer, car Lebrun note bien à propos de l'enseignement de la médecine au XVIII<sup>e</sup> siècle: «les cours sont accessibles à tous ceux qui désirent y assister [...]: il n'y a ni conditions d'admission, ni frais de scolarité, ni contrôle de l'assiduité, ni collation de grades.[...]». Et, plus loin: «Comme pour tout métier "mécanique", l'apprentissage chez un "maître" (c'est ainsi que Laterrière parle de Rochambeau) est nécessaire et théoriquement suffisant pour permettre à l'apprenti de devenir compagnon, puis maître à son tour<sup>36</sup>». En 1755 (peu avant l'arrivée du jeune Laterrière à Paris), on compte plus d'un millier d'étudiants de toutes origines dont, affirme Lebrun, la majorité provient du Sud-Ouest, avec un bon contingent du Languedoc (pays de notre mémorialiste). Avec un maître, l'apprentissage consiste à suivre celui-ci chez sa clientèle ou à l'hôpital, à l'observer, à assister, puis à saigner soi-même (le fameux *saignare, purgare et chysterium donare*). Il faut aussi panser, inciser, réduire les fractures, «voire, aider aux accouchements difficiles<sup>37</sup>». Autant de pratiques dont témoigne fidèlement Laterrière (*M*, p. II), dans un récit tout à fait plausible quant au fond, mais dont certains détails (dates, patronymes) ne correspondent pas toujours aux faits aujourd'hui vérifiables.

L'autre aspect important de cet apprentissage remémoré par le sexagénaire quarante-sept ans plus tard, c'est l'accès à la bibliothèque du patron: elle était «vaste et bien choisie et me fut d'un grand secours», note Laterrière (*M*, p. 33). Il en parle avec plus d'enthousiasme qu'il n'en témoigne au sujet de certaines techniques du D<sup>r</sup> Rochambeau, «grand partisan du système des urines». Il s'agit en fait de cette pratique alors assez répandue qui consistait, sans ausculter le malade, à diagnostiquer sur la seule base d'une fiole d'urine, parfois mandée par la poste. Sur réception du précieux liquide, le médecin exerçait par correspondance<sup>38</sup>. Si, d'après les *Mémoires*, Rochambeau recevait ainsi des échantillons d'urine de tout le royaume et même d'Espagne et d'Italie, le docteur confiait pourtant à son élève Laterrière le soin de compléter l'examen physique des patients parisiens qui lui soumettaient leurs précieuses vidanges (*M*, p. 33-34). Il s'agirait là d'une marque de confiance du maître à l'égard de son disciple, confiance allant jusqu'à l'estime, si Laterrière dit vrai à propos du don que lui aurait

---

maîtresse sage-femme brevetée, nommée par le roi en 1767 «pour enseigner l'art des accouchements dans toute l'étendue du royaume» (*ibid.*, p. 48-49).

36. François Lebrun, *op. cit.*, p. 39.

37. *Ibid.*, p. 41.

38. Il s'aidait au besoin d'un questionnaire que Théophraste Renaudot avait publié en 1642 et dont le titre laisse songeur: «La présence des absents, ou facile moyen de rendre présent au médecin l'état d'un malade absent»; cité par Lebrun, *op. cit.*, p. 61.

fait Rochambeau de sa bibliothèque. Le mémorialiste affirme en effet qu'il devait en hériter, n'eût été de l'amiral Rochambeau, neveu du vieux docteur, qui se serait accaparé des livres après la mort de son oncle. Difficile de vérifier pour l'amiral et, de façon générale, pour tout ce qui concerne la France en 1765-1766.

Il en va autrement du Québec à partir de la date d'installation de Laterrière (1766). Nos recherches sur la bibliothèque de Pierre de Sales n'ont pas encore permis de dresser de façon exhaustive l'inventaire de ses acquisitions, mais une recension datant de son emprisonnement ouvre quelques pistes<sup>39</sup>. Par ailleurs, son descendant actuel et homonyme nous a confié deux volumes ayant appartenu à l'ancêtre. Transmis de génération en génération, ils portent les armes de la famille de Sales. Il s'agit des *Institutions de médecine de Mr Herman Boerhaave*, ouvrage bien connu au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>40</sup>. Clinicien avant la lettre, il fut renommé à travers toute l'Europe et traduit en français par nul autre que de la Mettrie en 1740. Nous avons pu consulter cette édition, avec l'ex-libris de Laterrière. Renseignements pris, cette œuvre de Boerhaave figure encore dans les collections de la Bibliothèque de médecine de l'Université de Paris, avec le cachet de l'ancienne Académie de chirurgie<sup>41</sup>. Un autre livre de médecine, de l'Anglais Edward Jenner (1749-1823)<sup>42</sup>, semble aussi avoir appartenu à Laterrière. Il l'aurait acquis plus tard dans sa carrière, au début des années 1800. Ce volume de Jenner sur la variole faisait partie du fonds de la seigneurie des Éboulements, domaine acquis par Laterrière vers 1812. Cet exemplaire du traité de Jenner m'apparaît hautement intéressant : il comporte dans les marges une traduction manuscrite en français, apparemment de la plume de Laterrière, alors bien au fait des plus récents développements dans le domaine<sup>43</sup>.

39. Tout comme les archives judiciaires de Trois-Rivières en 1798-1799, à propos de livres de médecine que Laterrière aurait communiqués à son apprenti-chirurgien Jean Duff ; voir René Beaudoin, Archives de l'ALAQ, Communication, n° 3 (25 février 1992, p. 36).

40. Ce professeur hollandais (1668-1738) était, avec l'Anglais Sydenham (1624-1689), l'une des grandes figures de la médecine du siècle ; voir Lebrun, *op. cit.*, p. 57.

41. Lettre à l'auteur de P. Casseyre, directeur de la Bibliothèque universitaire de médecine de Paris (4 janvier 1990).

42. Edward Jenner 1749-1823 ; médecin anglais qui découvrit l'immunisation contre la variole par l'inoculation de la vaccine (*small pox*), en 1796. Il publia à compte d'auteur *An Inquiry into the Causes and Effects of the Variole Vaccina* (1798). L'exemplaire de Laterrière relève de la troisième édition (Londres, D. N. Shurry, 1801) ; «cowpox» y est traduit par «picote de vache».

43. Ce livre est actuellement au Musée Jenner de Berkeley, en Angleterre. Je remercie M. Paul Fiset, de l'Université de Baltimore, de ces renseignements et de la copie du volume de Jenner qu'il m'a fait aimablement parvenir. Deux autres ouvrages

Ainsi donc sera-t-il possible de reconstituer la bibliothèque médicale de notre Laterrière et de mieux apprécier le profil scientifique du mémorialiste (scientifique et philosophique, il s'entend : n'oublions pas de La Mettrie). À ce sujet, j'ai réussi à retracer avec l'aide de Mark Olsen la liste des emprunts effectués par Laterrière à la Bibliothèque de Harvard, durant ses études de médecine (1788-1789) : Lewis, Cullen, Winflows, Bell, Sharp et bien sûr Fourcroy (qui venait tout juste de faire paraître avec Lavoisier sa nomenclature chimique).

D'autres vérifications restent à faire au sujet de la dissertation de Laterrière sur la fièvre puerpérale, dont la soutenance eut lieu en juin 1789 devant trois mille personnes (selon l'auteur!)<sup>44</sup>. Le D<sup>r</sup> Jacques Joubert a fait une lecture comparée de cette thèse et du traité de Meigs sur le même sujet, soixante ans plus tard (1849)<sup>45</sup>. Il conclut à l'actualité de Laterrière au XIX<sup>e</sup> siècle et à la hardiesse de certaines considérations pour l'époque, concernant la diète recommandée aux patientes et surtout les conseils prophylactiques (l'aseptie n'était pas encore monnaie courante dans le domaine de l'obstétrique).

Pour revenir aux *Mémoires* de Laterrière, ce qui ressort de tous ces recoupements entre ce que prétend avoir vu et fait Laterrière et ce qui

---

concernant les fonderies proviennent du même fonds : ils correspondraient à l'expérience de Laterrière aux Forges du Saint-Maurice et témoigneraient de son expertise dans cet autre domaine « scientifique ».

44. M, p. 174-175. Si mes recherches à Harvard ne m'ont pas permis d'apprécier l'importance exacte de ce public, la documentation consultée laisse entendre que la collation des grades était aussi une manifestation sociale qui attirait non seulement les *scholars*, mais aussi tous les notables et la bonne société de Cambridge et de Boston (voir Josiah Barlett, *A Dissertation on the Progress of Medical Science in the Commonwealth of Massachusetts* [Read at the Annual Meeting of the Massachusetts Medical Society, June 6th, 1810], Boston, T. B. Wait and Co., 1810). Jacques G. Ruelland a réédité récemment la dissertation en question avec une traduction française, dans *Pierre de Sales Laterrière. 1747-1815. Médecin et libre penseur*, Longueuil, Société historique du Marigot, Cahier n° 24, décembre 1990 (repris dans *Figures de la philosophie québécoise à l'époque de la Révolution française*, p. 134-157).
45. D<sup>r</sup> Jacques Joubert, « La thèse de Pierre de sales Laterrière sur la fièvre puerpérale », Séminaire de l'ALAQ, UQAM, Montréal, 8 février 1993 (le D<sup>r</sup> Joubert, diplômé de l'Université de Montréal, est chef du département de chirurgie de l'hôpital de Buckingham, Québec). L'ouvrage américain est de Charles D. Meigs, *Obstetrics: the Science and the Art*, Philadelphie, C. A. Blanchard, 1849 (670 p.). Selon le D<sup>r</sup> Jacques Joubert (lui-même chirurgien), il s'agit là d'un traité considérable auquel on se réfère encore. Meigs était un grand obstétricien américain, vice-président du Collège médical de Philadelphie et membre de l'American Society of Philosophy à Philadelphie. Dans son livre, il traite de la fièvre puerpérale (p. 558-583) avec force références aux chercheurs français (citations dans la langue). Son approche de la maladie en question ne s'éloigne pas du point de vue de Laterrière dont la thèse n'était donc pas encore dépassée au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

se pratiquait effectivement en 1765, c'est le ton sur lequel en parle le narrateur. Sérieux et précis pour tout ce qui concerne la pratique médicale elle-même; léger, ironique, cynique même pour ce qui concerne les carabinades, mais aussi et surtout les « théories » fumeuses de l'« Académie ». En 1812, après une longue carrière de praticien, le sexagénaire ne peut alors que s'amuser des prétentions de l'institution médicale de jadis. Voici pour finir comment il évoque une expérience assez farfelue, « un autre acte d'écervelé », commente-t-il, remontant à 1765-1766 :

Un certain génie de l'Académie voulant prouver que la joie de la vie et le chagrin de la mort logeoient dans le sens, que l'on pouvait en faire l'expérience sur un criminel [...]; ce qu'ayant obtenu et la grâce pour la victime si elle n'en mourait pas, l'Hôtel-Dieu fut encore choisi pour cet essai, qui se fit devant la faculté. Le meurtrier arrive, qui annonce que le criminel doit mourir de peur. On place celui-ci sur une bergère, les yeux bandés, et l'autre lui dit d'une voix de bourreau que sa sentence porte qu'il doit mourir par perte de tout son sang aux quatre veines. Huit satellites de l'art médical sont occupés, quatre à faire semblant de lui piquer et ouvrir les veines tout d'un tems, et les quatre autres à verser de l'eau chaude sur les prétendues ouvertures [...]. Tout finit tel que prédit au bout de 25 minutes par le deliquium et la mort de la victime, sans qu'aucun des moyens de résurrection que l'on employa dix minutes après [...] put la faire revenir (*M*, p. 36).

On aura goûté, outre l'humour (noir) sur les « moyens de résurrection », le tour assez voltairien du passage (dans le goût des *Contes philosophiques*). Tout aussi remarquable est la distance critique du narrateur. Elle se manifeste aussi bien contre son pays d'origine, lorsqu'il note par antiphrase à propos de l'expérience en question : « [...] car il faut donner à la nation française cet esprit d'invention qui lui appartient, et que les autres nations achèvent de perfectionner et parfaire » (*M*, p. 36).

\*  
\*\*

Entre Laterrière et de Gaspé fils, entre les mémoires romancés du médecin et le roman médico-alchimique du journaliste, deux époques et deux conceptions de la vie se répondent. Car, on l'aura compris, ces deux visions du monde et de la science ne s'excluent nullement l'une et l'autre : elles témoignent d'une étape encore embryonnaire des progrès des lettres et des connaissances. Au terme d'une carrière vouée à la médecine, un vieil homme aborde l'écriture en fictionnalisant son existence; longtemps frustré par une société qui ne reconnut que tardivement ses mérites, le nouveau seigneur des Éboulements force un peu la note et règle ses comptes avec le pouvoir. Retiré (ou

réfugié) dans la seigneurie de son père à Saint-Jean-Port-Joli, de Gaspé n'en fait-il pas autant en racontant le sort que réserve encore et toujours la société aux marginaux comme Mareuil et Charles Amand? Tout médecin qu'il est devenu, Saint-Céran n'oublie ni ses errements récents, ni ses errances dans les Pays d'en Haut. La suffisance du dandy (ch. 12) n'est pas sans rappeler la fatuité du jeune Laterrière débarquant à Montréal (*M*, p. 70). Et le cynisme de ce dernier parvenu au terme de sa carrière trouve d'étranges échos dans l'ironie de Saint-Céran à l'égard du beau monde: «C'est dommage, il est pourtant gentil le monde; qui aurait pu croire que moi qui ne valais rien, il y a quatre ou cinq ans, je suis si charmant à présent!» (*I*, p. 84)

Saint-Céran n'est que le double (réussi) de l'alchimiste, lui-même doublé par la figure dégradée de l'assassin Mareuil, comme le montre bien Louis Lasnier<sup>46</sup>. Le trio infernal de *L'Influence d'un livre* figure au plan symbolique l'impasse d'une nation à la veille de 1837 et la situation concrète de l'auteur face à la justice, au moment où il écrit son roman. La rébellion s'écrit et se résoud dans les lettres. Celle du journaliste effronté trouve à s'exprimer dans les révoltes du faux-médecin Mareuil et d'Amand l'alchimiste, celle du vieux médecin Laterrière dans la condamnation du fanatisme et du charlatanisme. Au terme des *Mémoires*, c'est l'occasion d'une ultime irrévérence à l'égard d'un curé de village et, pour de Sales, le plaisir d'un bon mot, avant de tirer sa révérence:

Le reste de mon revenu a passé à faire des charités pour effacer mes vieux péchés. La chose me parut toujours si drôle, que je ne dis rien et me trouvai content, remerciant Dieu de la grâce qu'il m'a faite de m'avoir enseigné si vite le moyen d'aller en paradis; je me crus absous de tout le passé, bien résolu cependant de ne plus pécher comme je l'avais fait, parce que tout le reste de mes revenus y passerait... (*M*, p. 267).

Et les *Mémoires* de se clore sur l'influence néfaste d'un... livre de colportage, le *D' Agronome*, dont la lecture transformera le brave curé Marcheteau en chirurgien dément et criminel (*M*, p. 268).

Quand on sait les liens qui unissaient les familles Laterrière et de Gaspé, leurs visites d'une seigneurie à l'autre et l'estime que le vieux de Gaspé vouera dans ses propres *Mémoires* aux de Sales<sup>47</sup>, on se

46. Louis Lasnier, *op. cit.*, p. 33-34. L'auteur met en rapport ces personnages de médecins révoltés avec les docteurs Chénier et Nelson du Parti des Patriotes, qui relèvent d'une classe instruite de professionnels luttant pour le pouvoir réel [...] et se heurtant à l'absence de débouchés, comme Charles Guérin et Jean Rivard nous l'apprendront» (p. 207).

47. Voir Philippe Aubert de Gaspé (père), *Mémoires*, Ottawa, G. E. Desbarats, 1866, ch. VIII.

prend à rêver. À fantasmer l'effet possible sur l'imaginaire du jeune Aubert de Gaspé, vers 1836, d'un certain manuscrit des Éboulements non encore publié sous le titre de *Mémoires de Pierre de Sales Latérière et de ses traverses*. Influence des livres...

### Notes bibliographiques

*Le Petit Albert* et *Le Grand Albert* et ses secrets merveilleux sont des traités de magie blanche et noire attribués à Saint Albert le Grand (circa 1193-1280). De nombreuses rééditions sous des titres voisins ont longtemps circulé tant en Europe qu'au Canada. D'après Aurélien Boivin qui recense l'édition québécoise de Duquet, «le Petit Albert et le Grand Albert ont connu, de 1703 à 1965, vingt-neuf et quarante-cinq éditions respectives» (*Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, I, *op. cit.*, p. 753). À propos du *Petit Albert*, Louis Lasnier (*op. cit.*) rappelle la remarque de Séraphin Marion sur la «vogue» de cet ouvrage au Québec, au début du XIX<sup>e</sup> siècle (*Les Lettres canadiennes d'autrefois*, t. 4; Hull, L'Éclair, p. 57). La bibliothèque de l'UQAM recèle une édition londonienne de 1789 provenant du Collège Sainte-Marie, dont le titre est *L'Albert moderne: ou Nouveaux secrets éprouvés et licites, recueillis d'après les découvertes les plus récentes*. Bien que s'adressant à «tous les Citoyens» («Avis du libraire», p. v), le volume cible plutôt les «personnes qui ont un bien de campagne, & qui y passent une partie de l'année» («Préface», p. x). À ces propriétaires fonciers qui n'ont «pas sous la main un Médecin», l'Albert moderne offre recettes et remèdes; aux «Agriculteurs, aux Administrateurs des biens de campagne», conviennent «des Secrets qui ont pour objet l'utilité»; pour tous enfin, «les secrets qui ont pour objet les choses de pur agrément». De la médecine populaire au guide pratique de bricolage et d'artisanat. Mais point de ces horreurs de *L'Albert ancien* qui avait pour objet «des matières un peu trop libres, & peu convenables à cette décence que l'on doit garder dans un Ouvrage public. Nous rougirions d'en rappoter quelque exemple»; il s'agit bien sûr de philtres d'amour que l'éditeur écrase de son mépris dans cette version décidément expurgée de l'Albert.

Dans son livre *La Magie de Charles Amand*, Louis Lasnier se réfère pour sa part à l'édition de Lyon (1729): *Secrets merveilleux de la Magie Naturelle & cabalistique du Petit Albert [...]*. Il mentionne aussi la réédition québécoise de 1881, due à Joseph-Norbert Duquet, qui semblerait renvoyer elle-même... au roman d'Aubert de Gaspé! Duquet, note Lasnier, «résume avec complaisance le contenu des ouvrages magiques contre lesquels il part en guerre. [...] Mais son ton est si clérical et moraliste qu'il semble lui-même lutter intérieurement contre une

certaine attirance». Et il finit par livrer ces secrets infernaux sur lesquels *L'Albert moderne* de 1789 jetait un voile pudique. Alors que *L'Albert* de 1881 s'intitule *Le V véritable Petit Albert ou le Trésor du peuple*, l'édition de 1861 (du même Duquet) s'intitulait *Le V véritable Petit Albert : ou Secret pour acquérir un trésor*. Suivi d'un *Petit Recueil de quelques uns des Merveilleux Secrets de la Nature, de la Médecine, de l'Industrie, des Sciences et des Arts*. Aux «Classes laborieuses des Villes et des Campagnes du Bas-Canada», public visé par l'édition de 1861, répond les «ouvriers et cultivateurs» de 1881. Changement de vocabulaire, mais la visée reste la même : profiter de la curiosité «malsaine» du public pour le mettre en garde contre toute déviation socio-culturelle (ou politique) et relayer le discours agriculturiste ambiant... tout en faisant recette des recettes alchimiques («3000 exemplaires vendus en six mois», rappelle Boivin). À titre indicatif, je signale pour finir que l'on trouve dans toutes nos bonnes pharmacies des présentoirs complets d'équivalents «modernes» du *Petit Albert* médical à l'usage des populations laborieuses de nos modernes cités ; veufs de toute forme d'humour et de cette autodérision souvent à l'œuvre dans les *Albert* d'antan, ces volumes du genre *Écoute ton corps*, ou *Soignez-vous vous-même* jouissent d'un tirage et d'une diffusion qui feraient pâlir d'envie nos plus savantes publications...